

RENARD SÉDUIT-IL ?

Evelio Miñano Martínez
Universitat de València

Renard trompe, cela est évident. Maître dans l'art d'*engignier* et de *guiler*, ses tromperies se renouvellent presque incessamment au cours des branches du roman. Séduit-il aussi? Voilà la question à laquelle je vais tenter de répondre.

Il y a une zone d'intersection entre tromper et séduire: l'induction en erreur. Le trompeur et le séducteur arrivent par diverses stratégies à faire que leur victime interprète incorrectement les données que le réel ou qu'eux-mêmes lui fournissent. A moins que nous considérons que toute induction en erreur —quelle que soit sa finalité ou sa justification— a des répercussions morales, ni la tromperie ni la séduction en ce cas ne mettent nécessairement en cause la dimension morale de la conduite, a fortiori celle du séduit. Séduction donc qui me fait songer au sens du mot latin: emmener à part, à l'écart, séparer. En détournant du vrai, en induisant en erreur, le séducteur incite à une conduite qui suppose une déviation par rapport à la trajectoire dans le réel d'un individu qui interprète correctement les données qu'il y perçoit.

Mais la séduction peut déborder ce cadre. D'abord par le sens moral du terme: est considérée *séduction* —je lis l'Encyclopédie Catholique— *toute action destinée à induire l'autre en erreur ou à la faute*. Satan, qui induit en erreur et à la faute Ève, mais dont l'activité n'aurait cessé depuis, est alors le séducteur par excellence. Pourrions-nous en dire autant de Renard? Autrement dit, les victimes trompées par Renard n'ont-elles pas seulement été induites en erreur mais aussi à l'infraction d'un précepte?

J'avoue que tenter ici une réponse soulève des problèmes que je ne saurais résoudre complètement en ce moment: pouvons-nous parler de préceptes moraux pour des personnages de fiction au même titre que pour des êtres réels? Malgré les documents dont je pourrais me servir, devrais-je présupposer chez des auteurs —la plupart d'entre eux anonymes— le respect aux préceptes moraux de leur temps? Une œuvre burlesque comme le *Roman de Renard* ne serait-elle pas une parenthèse joyeuse des contraintes

qu'une morale fait peser sur les consciences? Et encore, toute séduction littéraire mettant en œuvre un auteur réel, un narrateur, un séducteur, une victime, mais aussi un lecteur implicite à l'œuvre, ainsi que finalement un lecteur réel, ne serait-il pas possible que je me perde dans un emmêlement de perspectives différentes? Effectivement, il serait possible qu'un fait ne soit pas jugé de la même façon par tous les personnages de fiction et instances du discours narratif.

Difficultés qui tracent une sorte de labyrinthe par lequel je vais tenter de passer, et qui me mène, par cette allusion finale au lecteur, au dernier aspect que je voudrais aborder. Il n'est pas rare qu'un séducteur fascine, attire; se pourrait-il que Renard s'il n'attire proprement pas à lui ses victimes mais à l'objet ou la conduite qui sera leur perte, attire pourtant à lui le lecteur — et une preuve en serait la célébrité et extension du Roman —, ait attiré à lui finalement ce lecteur, dont les lignes qui suivent ne seraient qu'expression d'un autre autre exploit du goupil, maintenant hors de la fiction? Question dangereuse, puisque la condition que me fait revêtir la place que j'occupe en ce moment voudrait que je ne sois pas induit en erreur dans mes propres réflexions!

Je vous propose donc dans les minutes qui suivent un petit voyage au royaume d'un trompeur-séducteur. Malheureusement, le cadre dans lequel se présente ce travail m'empêche de faire un parcours complet par toutes les branches, ce qui nous montrerait si Renard a été toujours considéré séducteur au même titre par tous les auteurs et, surtout, si ses stratégies ont changé. Considérant, comme le faisait déjà Lucien Foulet, que "ce sont les branches comme autant d'unités qui nous intéressent",¹ et quoique des exemples tirés d'autres branches seront aussi utilisés, je centrerai mon analyse sur la célèbre branche II, considérée par ce même savant comme la plus ancienne du cycle et attribuée à Pierre de Saint-Cloud.² D'autre part, je ne suivrai pas le développement même du récit qui, outre le rêve prémonitoire de Chantecler, mène le goupil à six rencontres où il met en jeu ses pouvoirs de séducteur: Chantecler le coq, la mésange, un frère convers, Tybert le chat, Tielcelin le corbeau et finalement, Hersent la louve. Ma façon de procéder sera autre: je tenterai de déceler les différentes stratégies mises en œuvre et de voir si les victimes, induites par Renard, ne commettent pas seulement des erreurs mais aussi des fautes morales.

Renard trompe et séduit, mais pour quelle raison? Avant tout, par des raisons de subsistance élémentaire. Qu'il ait faim, qu'il soit tombé dans un piège, qu'il soit à la merci d'un plus fort, Renard est forcé de séduire l'autre afin de se préserver. La supériorité naturelle ou occasionnelle de l'adversaire rendant impossible l'utilisation de la force, il est le faible: tromper est sa seule chance de réussir.

Mais à côté du besoin de se préserver se dessine une inclination réitérée au point qu'on serait tenté de la considérer comme une nécessité intrinsèque. Renard n'agit pas seulement pour satisfaire ses besoins élémentaires; ceux-ci étant comblés il peut

¹ Foulet, Lucien, *Le Roman de Renard*, Paris, Champion, 1914, p. 31.

² Vid. chap. III et XI.

encore ruser pour se procurer un plaisir, sorte d'excédent de ce qui est nécessaire à la préservation de soi. Festin d'anguilles, activité érotique superlative, plaisir qu'il tire de voir ses victimes mordre à l'appât: le besoin de se préserver semble bien solidaire d'un besoin de jouir, de se procurer du plaisir par la voie de la domination. La chute de l'autre comblerait deux nécessités: les besoins de subsistance mais aussi le besoin de jouir par la domination de celui-ci ou par une consommation (alimentaire ou érotique) au-delà des strictes nécessités. On comprend alors que Renard, "Le lecheor, qui trestoz art / Et se defrit de lecherie" (II, 949-947)³ se dirige vers le poulailler "pour son déduit" (44, II). Le diable, lui, — d'après le dernier catéchisme de l'Église catholique⁴ — séduit par envie. Force est, donc, que nous soyons indulgents envers Renard qui, lui, séduit par la force de la nécessité: soit de se préserver soit de jouir!

La stratégie d'un séducteur connu doit commencer forcément par dissiper la méfiance de l'autre. Renard peut bien sûr, attaquer par surprise, sans qu'il ait été aperçu par sa victime. Ainsi Renard profitera-t-il, au début de la branche II, du sommeil du coq Chantecler pour tenter de l'attraper. Si on retrouve d'autres exemples de cette technique d'attaque, qui nous rappelle celle du véritable animal,⁵ les auteurs ont cependant préféré nous montrer Renard face à face devant ses victimes, devant ainsi en premier lieu leur faire baisser la garde. D'ailleurs rappelons que le coq Chantecler, peu avant l'attaque de Renard, a reçu un double avertissement de l'agression du goupil. Les gelines lui ont dit qu'un dangereux intrus est entré dans la cour, ce qu'il a refusé catégoriquement en assurant que ni putois ni goupil oseraient rentrer dans l'enceinte. Peu après, alors qu'il dormait dans une étrange position — un œil clos et l'autre ouvert, une patte repliée et l'autre droite — il a rêvé qu'il était forcé de revêtir par l'encolure une étrange pelisse rousse, dont la bordure était faite d'osselets blancs. Cependant, faisant preuve d'une extraordinaire assurance de soi, et ne prêtant aucune oreille aux conseils de la geline Pinte, qui a vu dans ce rêve une prémonition de l'agression de Renard, il s'est endormi une autre fois hors du poulailler. Si Renard peut dans ce cas attaquer par surprise c'est donc parce que le sommeil ainsi que l'excessive confiance en soi du coq font que celui-ci baisse la garde. Serions-nous face à un appel à la nécessité de se méfier du séducteur qui peut attaquer à tout moment, et surtout de ne pas céder aux passions qui peuvent nous faire oublier la méfiance dont il faut nécessairement se prémunir?

Pour que l'autre puisse être séduit il faut d'abord se faire écouter et, le plus tôt possible, l'induire en erreur sur les véritables intentions. Dans *le Mystère d'Adam*, le diable se présente devant Ève disant *Je vois querant ton prou, ton honor*.⁶ Chantecler,

³ Les citations des branches II et VII renvoient à l'édition du *Roman de Renard I* de Jean Dufournet, Paris, Garnier-Flammarion, 1970. Celles des autres branches font référence à l'édition d'Ernest Martin, 3. vol., Strasbourg, K. J. Trübner, 1882, 1885, 1887.

⁴ Éd. 1993, paragraphe 391. Référence biblique: Livre de la Sagesse, 2, 24.

⁵ Cfr. Henri de Ferrières, *Le livre du Roy Modus*, dans *Jeux et Sapience du Moyen-Age*, La Pléiade, 1951, p. 683.

⁶ Paul Aebischer éd., *Le Mystère d'Adam*, Droz, 1964, p. 44

dit maintenant Renard, (...) *Molt par sui liez, quant tu es seinz, / Car tu es mes cosins germains* (II, 302-303). A travers les liens de sang, comme c'est ici le cas, les protestations d'amitié, les alliances occasionnelles ou supposément définitives, Renard, essaye de faire croire à l'autre que non seulement il ne constitue aucune menace pour lui, mais que, de plus, leurs intérêts convergent. A la suite de cette déclaration de cousinage *Chantecler*, nous dit le texte, *lors s'assoïra, / Por la joie un sonet chanta.* (II, 307-308). Mais les victimes ne cèdent pas toujours aussi vite: la mésange se méfie quoique Renard invoque la paix que le lion a fait jurer à tous les animaux, Tybert le chat continue aussi à se méfier malgré l'union scellée en principe par les deux compères contre leur ennemi commun Ysengrin.

Ecouter Renard c'est déjà avoir presque mordu à l'appât! Mais le tentateur n'en est pas toujours au terme de ses efforts. Il lui faut en quelque sorte finir d'enchanter par son discours, sinon par ses actes, afin de dissiper la méfiance de l'autre le temps nécessaire pour le jouer. Si trompant sur les véritables intentions, l'autre cesse de se méfier, il est possible que, sous l'incitation du tentateur, il réalise un acte qui le mette à la portée des crocs de Renard.

Le mensonge, le manque de respect à la parole donnée⁷ seront utilisés sans remords à ce but, mais avec astuce, de façon à ce que la victime trouve des preuves qui appuient cette fausse version des faits. Bien sûr, le mensonge est souvent si évident que s'il ne soulève pas de soupçons de la part de l'autre c'est parce que celui-ci est d'une crédulité extrême. Ainsi, voici dans notre branche Renard qui, poursuivi, trouve sur son chemin un frère convers menant en laisse deux limiers. Alors que celui-ci est sur le point de les lâcher contre le goupil, Renard qui, nous dit l'auteur, *Molt dote de perdre sa gomele / S'auques ne li vaut sa favele*⁸ (II, 619-620), ment faisant croire à une grossière illusion: ce que le frère convers aurait devant ses yeux n'est pas une poursuite d'un voleur mais une course à gage, dont la mise est importante; par conséquent, il ne serait pas juste qu'il retienne par la force un des concurrents. Grossière illusion, rapidement campée devant la victime qui, prise de vitesse, est ainsi séduite par Renard. Ajoutons donc au sommeil —autrement dit aux causes purement physiques—, et à l'excessive confiance en soi, la crédulité extrême —ou plutôt la capacité insuffisante d'assimilation des données— comme autre cause de cet abandon de la règle de méfiance face au séducteur qui est en train de se dessiner à nos yeux.

Parfois cependant Renard est un menteur ingénieux: il sait prononcer une phrase trompeuse non pas par elle-même mais par le fait qu'elles est le résultat possible de deux raisonnements implicites contradictoires. Un bref exemple nous montrera ce raffinement dans l'art de mentir. Le moineau, d'une extrême crédulité, consent à livrer

⁷On trouve même parfois des déclarations cyniques où Renard dévoile clairement sa stratégie à ses victimes: " 'Mentiroies en tu ta foi?' / 'Par foi, oïl bien, se je voil' " (XI, 912-913)

⁸Dictionnaire Greimas de l'Ancien français: "Favele: étym. *fabula.*, discours, récit, conte, mensonge". Hâblerie, trad. de J. Dufournet.

ses petits malades à Renard lequel lui assure que dès qu'il les baptisera *James de cest mal ne carront* (XI, 874). Et le narrateur —qui paraît jouer le même jeu que le personnage— nous dit que Renard les *baptise* vraiment (XI, 894). Ce qui, peu après, devant l'indignation de ce moineau, lui permettra de réaffirmer les paroles précédentes: une fois dans son ventre, effectivement *James de ce mal ne carront* (XI, 928). Plaisir —morbide peut-être— de continuer à jouer de sorte que la victime comprenne qu'elle a été séduite, maintenant qu'il est trop tard pour revenir en arrière.

Ce moment où la victime se rend compte qu'elle a été induite en erreur peut révéler un trait significatif du caractère de notre personnage. Disparaître s'impose alors normalement —tel Satan dont le Genèse ne nous dit rien de sa réaction immédiate à la chute d'Adam et Ève—, mais parfois notre ingénieux goupil sait se donner le plaisir de narguer sa victime en lui donnant une interprétation visiblement erronée de ce qui, à ce moment de post-séduction, lui arrive. Rappelons un épisode de ce genre: Renard teint en noir, se cachant sous le nom de Choflet, séduit le messager du Roi, Roonel le mâtin, en lui faisant croire qu'il n'y a aucun danger à manger un morceau de viande chez un vilain. Mais, comme on pourrait s'y attendre, c'est dans un piège pour attraper le gibier que tombe le mâtin. Et Renard de s'exclamer:

Qu'est ce, conpaing, ou alez vos?
Ceste car lairois la me vos?
(...) Vos deïstes que fein aviez,
Et or ne volez pas descendre,
Einz vos voi a ce panchon pendre
Aussi co se fussiez laron. (XIII, 1229-1237)

Renard, malgré ses paroles, ne séduit plus maintenant sa victime, qui comprend ce qui lui arrive. Il tire un plaisir supplémentaire à dévoiler indirectement sa stratégie maintenant que l'autre étant pris au piège n'a plus moyen de se défendre. Plaisir du tentateur de dessiller les yeux de l'autre maintenant qu'il est trop tard pour revenir en arrière. Satan et non pas Yaveh montrant à Adam et Ève leur propre faute!

Mais Renard connaît encore d'autres moyens de leurrer. Tel un acteur expert, il est aussi capable de feindre par le geste pour renforcer le pouvoir séducteur de ses paroles. Le fromage du corbeau étant tombé à ses pieds, Renard qui veut aussi attraper l'oiseau, se roule de douleur, à cause, dit-il, de l'influence néfaste de l'odeur du fromage sur ses plaies. Écoutons-le appeler sa victime à l'aide: (...) *ça vos traiez / Quel mal vos puet faire un plaies?* (II, 985-986). Nous retrouvons le faux mourant à la branche VII tentant d'exalter maintenant la pitié de son confesseur pour l'avoir à la portée de ses crocs:

As denz se prent parmi la coe,
Si puet il faire qu'elle est soe.
Tot en aroche et poil et cuir:
'Ha laz, fet il, dolent, je muir'
Il s'est cochés en pameisons. (VII, 746-750)

Capacité donc du séducteur non seulement de dissimuler par la parole masi aussi de contrôler ses gestes, tel un excellent comédien pour induire l'autre en erreur. Peut-on tirer de là une leçon? Non seulement la parole du tentateur est séductrice, son apparence même peut nous tromper. Il ne faut pas seulement jeter le discrédit sur ses paroles du tentateur mais sur tout ce qu'il peut feindre à nos yeux! Le séducteur domine l'art de l'apparence, de revêtir le réel de faux signes qui abusent les autres. On comprend alors que Renard exploite dans d'autres branches le déguisement⁹ et même la magie:¹⁰ il est capable non seulement de paraître un autre devant ses victimes afin de dissiper leur méfiance, mais aussi de créer par l'art de la magie une réalité diabolique devant celles-ci, qu'elles ne reconnaissent pas pour telle et qui sert ses intérêts.

Mais Renard peut, comme dans le cas de la parole, raffiner d'ingéniosité sur ses feintes: il peut feindre devant l'autre, lorsque celui-ci est impuissant à éviter le mal, de façon à lui infliger la torture de voir qu'il est trompé. Le dernier épisode de la branche II est de ce genre. Hersent étant coincée dans un trou, Renard en profite — celle-ci consentante évidemment — pour prendre son plaisir. Le loup Ysengrin s'approche furieux de ce qu'il observe. Et voilà Renard qui feint de la pousser par

⁹ Dans la Branche XIII nous voyons Renart possédant les connaissances secrètes qui lui permettent de frotter son visage et de le teindre en noir. Dans la branche Ib ("Renart jongleur") on a l'impression que le déguisement est le résultat fortuit de la chute de Renart dans la cuve du teinturier, mais on pourra être surpris de la prière *pressieuse* et *chère* qu'adresse notre héros à Dieu afin qu'il garde son cors d'ore en avant: :

(...) Et si m'atorne en itel guise
En tel maniere me devise
Qu'il ne soie beste qui me voie,
Qui sache a dire qui je soie. (Ib. 2220-2233)

Voiler l'identité est, effectivement, une arme efficace pour que les autres cessent d'être méfiants. Et cela nous rappelle que le tentateur peut non seulement se présenter souriant ou feignant mais aussi sous d'autres visages.

¹⁰ Dans cette même direction Renart apparaît à la branche XIII comme magicien. Il peut maintenant se venger de tous ses ennemis par la toute-puissance que lui donne cet art, qu'il a appris à Tolède. Mais, par cohérence avec le dessin général du personnage à travers les branches, Renart utilise ce pouvoir non pas pour écraser les autres, en leur déclarant sa force, mais pour les séduire encore. Il matérialise devant eux la belle Princesse Yvoris, par laquelle le roi es irrésistiblement attiré, et sa surprenante suite qui émerveille la cour. Tous sont induits en erreur du moment que, ne percevant pas le caractère diabolique de cette réalité que Renart a présenté devant eux, ils ne se méfient pas, ce qui permettra à Renart de se venger de certains de ses ennemis. Mais, clin d'œil de l'auteur, qui dénonce la particularité de cette branche, et qui montre que Renart n'a pas la toute-puissance qui lui permettrait de ne plus avoir à séduire: il a oublié de créer dans la belle Yovris ce qu'il faut pour que le Roi puisse prendre son plaisir avec elle. D'ailleurs il ne sait pas comment le faire. La branche finit comme cela: il demande au roi de patienter tandis qu'il demande conseil à sa femme, spécialiste paraît-il en ce domaine de la chirurgie!

derrière afin de la décoincer. Ysengrin se sait joué mais il est trop tard: son malheur est accrû de voir que Renard se moque de lui par une feinte qui ne saurait tromper personne dans de telles circonstances. Mais il y a plus, Renard justifie l'acte qu'il feint par sa propre devise:

Vos savez bien, enging et art
Si vaut a chose mainbournir
C'on ne peut par force fornir. (1327)

Autrement dit, cher Ysengrin, je pousse ta femme par derrière pour la faire sortir du trou par ingéniosité et habilité, car il est impossible de l'en faire sortir en la poussant par la force!

Nous sommes encore confrontés à un au-delà de la séduction: une fois que l'autre est impuissant, le séducteur jouit d'induire en erreur sans succès afin que l'autre subisse la torture de reconnaître le tentateur, maintenant qu'il est trop tard pour retourner en arrière. Retour donc de la victime — si elle n'a pas eu le malheur (ou la chance) d'aller directement au ventre du goupil — à une lecture correcte des signes; le goupil induisant à la vérité maintenant qu'il domine.

Mais l'induction en erreur de la victime ne suffisant pas toujours, elle est fréquemment accompagnée d'une induction à une conduite déterminée qui la livrera au séducteur. Que font Drouin le moineau livrant ses petits à Renard, Tiecelein le corbeau approchant du blessé, le frère convers ne lâchant pas ses limiers car, comme lui a dit Renard: *Si ne devez en nul endroit / A nul home tolir son droit*, Hubert le confesseur secourant le mourant? Ils réalisent un acte contraire aux exigences de la méfiance de l'autre. La préservation de soi entraînant la nécessité de se méfier, Renard séduit du moment qu'il incite à une conduite en infraction contre cette règle. Il y aurait donc un premier niveau de la séduction où la faute ne serait autre qu'un manquement aux exigences que l'autoconservation des individus entraîne. Et le séducteur jouit alors de voir que les autres manquent à cette loi non seulement par une distraction, ou une extrême crédulité — comme c'est le cas de ce bon moineau qui croit que Renard guérira ses petits en les baptisant — mais aussi parfois par un acte qu'ils réalisent en bonne conscience pour le séducteur. Les paroles de Hubert devant un Renard qui feint être mourant sont significatives:

Je li alasse redrecier
Mes je me crembroie blecier.
Par noz ordres, je ne puis croire
C'onques Renard a son provoire
Osast fere nul mauvais plet,
Car trop il a aillors meffet.
Ore a tant fet qu'il est au chef.
Je l'irai redrecier le chef:
Ja ne sera ores si chens.
Totes voies veintra li biens. (VII; 752-764)

Le conflit que crée chez le milan Hubert la simulation de Renard est significatif: la nécessité de se préserver le pousse à la méfiance, sa bonne conscience de confesseur

le pousse à aider le faux mourant. Des exigences contraires se dessinent pour le personnage qui, ne se laissant pas dominer par la méfiance du pervers, agira en bonne foi et sera dévoré. Voici un cas certainement curieux: c'est la faute contre la loi de la nécessité et un acte réalisé de bonne foi —car il n'y a pas de séduction sur le plan moral— qui décident le sort du personnage. Renard a l'habileté d'exploiter la bonne conscience de l'autre —sa force morale— comme faiblesse sur le plan de l'autoconservation.

Nous voici arrivés maintenant à un point crucial de notre exposé: le manquement à la règle de méfiance pourrait-il correspondre aussi à un manquement aux préceptes moraux? C'est alors que Renard apparaîtrait séducteur dans toute sa force: maintenant qu'il se fait écouter de l'autre, que sa parole a commencé à l'envoûter, il va inciter sur son imagination en mettant à sa portée une activité qui suppose une infraction à un précepte. Ainsi, dans la branche I, Renard sait-il allécher Brun en lui présentant la possibilité d'un festin de miel, ce qui fait que celui-ci oublie —du moins temporairement— la mission dont le roi Noble l'a investi. Renard sait exciter la gourmandise de l'animal au point que, sans se méfier du goupil, il se laisse conduire non pas à une ruche mais à un piège. Renard a donc excité le désir de l'autre, faisant qu'il mette entre parenthèse son devoir et ses prévenances, ce qui l'a mené à endurer de tels déboires.

La stratégie utilisée face au coq Chantecler est aussi semblable: Renard, qui n'a pas réussi par sa déclaration de cousinage, à dissiper toute la méfiance de l'oiseau, met à l'épreuve la vanité de l'autre: Chantecler, dit-il, ne chante pas aussi fort que son père qui lui chantait les yeux fermés. C'est encore un conflit entre deux exigences qui se pose chez l'oiseau: la préservation de soi l'invite à se méfier mais sa vanité excitée, ainsi que sa crédulité —puisqu'il pense que Renard dit la vérité— l'invitent à suivre le conseil du goupil. Une première fois Chantecler soutient le défi de Renard un œil fermé et l'autre ouvert car —nous dit le texte— *molt forment dotoit Renard*. Solution donc de compromis entre l'exigence de la préservation et l'abandon de cette exigence sous la pression de la vanité. Mais le coq ne résiste pas deux fois la tentation et ferme finalement les yeux pour chanter: acte qui va contre les exigences de la méfiance, et dont profite Renard pour l'attraper.

L'amer plaisir de la vanité semble donc la faute qui, sous l'incitation de Renard, a mené le coq à relâcher la méfiance, comme un peu plus tard elle mènera le corbeau à lâcher le célèbre fromage. La possibilité d'un discours moral se dessine alors ici. Saint Augustin dans son commentaire du Génèse nous dit qu'une certaine superbe cachée au fond de l'âme humaine permet le succès du tentateur; cet épisode de Renard serait-il un lointain écho de cela?¹¹ Force est que nous disions que, outre la perspective morale que chacun pourra apporter au fait, le texte n'insiste nullement sur ce point.

¹¹ Saint Augustin, *De Genesi ad Litteram*, XI, 5.

Bien au contraire, la conclusion finale à l'aventure semble nous situer sur un autre plan; voilà ce que dit Chantecler: *La male gote le cret l'oil / Qui s'entremet de sommeiller / A l'ore qu'il doit veiller* (450-452). Si un discours moral reste possible, car on pourrait penser que la vanité —ainsi que la superbe de nos deux ancêtres— aveugle nos yeux et nous conduit au malheur autant dans cette vie que dans l'autre, il semble bien que le narrateur n'a pas eu l'intention de tirer un tel profit du récit. La vanité de Chantecler ou du corbeau est fonctionnellement identique au sommeil du personnage, à la bonne conscience du convers qui ne lâche pas ses chiens, à celle du corbeau qui se rapproche du blessé, à celle du milan qui s'approche du mourant pour lui porter secours, au plaisir même —comme nous allons le voir tout de suite— que se procure Renard en narguant ses victimes: elles entraînent toutes un abandon temporaire de la règle de méfiance, cause de leur perte. Les paroles suivantes du philosophe Bergson —qui nous rappellent d'ailleurs que le rire est ici un élément important— me semblent en ce sens révélatrices:

Ce que la vie et la société exigent de chacun de nous, c'est une attention constamment en éveil, qui discerne les contours de la situation présente, c'est aussi une certaine élasticité du corps et de l'esprit qui nous mette à même de nous adapter. Tension et élasticité, voilà deux forces complémentaires l'une de l'autre que la vie met en jeu.¹²

L'induction en erreur et à la faute deviennent ainsi une seule et unique induction. Le séducteur induit en erreur car il fait que la victime ne perçoive pas —plus ou moins momentanément— la réalité de sa situation, ce qui est une faute même contre les principes d'adaptation de la vie à son milieu. Le rire, suivant la théorie surgirait —une fois l'émotion insensibilisée— de la conduite mécanique de la victime qui, sous la pression du tentateur, ne ferait plus preuve de cette élasticité à l'adaptation.

Ce qui fait que Renard soit séducteur —il est vrai, par excellence— mais entre d'autres séducteurs. Lui aussi est vulnérable à la séduction des autres, car induire l'autre en erreur contre soi-même à travers un abandon des exigences de la méfiance est une stratégie que tous —sauf les crédules— utilisent lorsqu'ils ne peuvent pas se préserver par la force. Ainsi, le stratagème utilisé par Chantecler, que Renard emporte entre ses crocs, pour échapper ne diffère pas essentiellement de celui de son agresseur. Le coq incite Renard à jouir du plaisir de se moquer de ses poursuivants. Renard, alléché par ce plaisir de l'esprit, ouvre alors sa bouche pour lancer un de ses *gabs*. Grave faute: il a cessé de se méfier de sa victime qui, profitant de la bouche qui s'ouvre, s'est enfuie.

Le goupil rencontre son compère Tybert le chat et lui propose un pacte d'union contre leur ennemi commun: le loup. Le narrateur nous rappelle ce que nous ne savions que trop: c'est un stratagème utilisé par Renard pour faire du mal à l'autre. Sur le grand chemin un piège est aperçu par Renard qui tente d'y faire tomber Tybert; mais le chat avisé l'évite et, profitant d'un instant de distraction, y pousse le goupil. La règle de méfiance serait-elle importante, l'individu se trouve incité de plusieurs côtés

¹² Henri Bergson, *Le rire*, Paris, P.U.F. éd. 1989 p.14.

à l'abandonner: la fatigue même, l'abandon de soi dans le plaisir nous mettent dans les mains de l'autre! Pessimisme donc final sur la possibilité qu'à l'individu de se préserver sans risques.

Mais la dernière rencontre de Renard dans la branche nous frappera. Jusqu'ici nous avons assisté aux tentatives plus ou moins infructueuses d'un séducteur non érotique. Constatons que la dernière aventure de la branche renverse curieusement la situation! Renard tombe par hasard dans la tanière du loup, où il n'y a à ce moment que sa femme Hersent et les louveteaux. Situation propice pour que notre séducteur excelle dans le domaine érotique. Point de cela, la branche nous présente un Renard assailli par la peur du loup, et ne voulant nullement entreprendre de liaison adultère. C'est la louve qui, par rancune contre son mari l'ayant accusée publiquement, s'offre à lui. Au terme de ses infructueux efforts de la journée, Renard séduit maintenant malgré lui —discours misogyne implicite—. "Séduit" d'ailleurs entre guillemets car à aucun moment, ni avant ni après le fait, je trouve chez la louve la conscience d'enfreindre un précepte. Une autre perspective est donc applicable à la scène: Renard est ici le véritable séduit au sens étymologique, celui qui dévie sa trajectoire sous l'influence de la louve, ce qui lui apportera de fâcheuses conséquences puisque, comme nous dit l'auteur, de là naîtra la guerre entre les deux barons.

Le diable rôde, la tentation nous guette et voilà que nous écoutons une bonne histoire de Renard qui nous fait rire. Renard qui lui aussi rôde dans son univers de fiction et soumet ses victimes à la tentation. Mais alors le *Roman de Renard* ne serait-il pas une façon de prendre le diable par la queue? Autrement dit, de refléter l'angoisse de la tentation, le poids écrasant de la conscience morale mais en déformant l'image résultante. Renard tentateur ne cherchant pas à nous condamner pour l'éternité mais tout simplement à se nourrir et jouir un peu si cela est possible, Renard séducteur lui même séduit —et preuve de cela la mésange qui dans ce texte joue à lui faire croire qu'elle cède à lui pour le narguer—, les fautes non pas de lourdes fautes qui écrasent la conscience mais de simples manquements à la méfiance —produits par les petits plaisirs de la distraction ou de la vanité—: autant de voies par lesquelles l'ingéniosité travaille à rendre une image déformée du réel dans la juste mesure où elle permet que nous riions sans nous faire complètement oublier —par le biais des analogies— le Séducteur majuscule et les grandes tentations.